

Pierre Herbart

Par
François Ouellet

Né à Dunkerque en 1904 et décédé dans l'oubli et la pauvreté à Grasse en 1974, Pierre Herbart a laissé une œuvre peu abondante mais de qualité indéniable. Complètement absente des histoires de la littérature, l'œuvre de Herbart est néanmoins remise sur le marché, dans les années 1980, par les éditions Gallimard, qui rééditent son premier roman, *Le rôdeur* (1931), une longue nouvelle, *Alcyon* (1945), et un essai, *La ligne de force* (1958). La plupart des autres textes de Herbart furent ensuite réédités chez Le Promeneur, dans la collection « Le cabinet des lettrés », entre 1998 et 2000.

Pierre Herbart n'est jamais parvenu à avoir sa place dans les lettres. Trois raisons peuvent être avancées pour expliquer cette absence. Aux yeux de l'historien de la littérature, Herbart a toujours évolué dans l'ombre de quelques grands noms qu'il a fréquentés, notamment André Malraux, Jean Cocteau et surtout André Gide, dont il sera un ami intime à partir de 1930 jusqu'à la mort de Gide en 1951. Jamais les historiens ne parlent de Herbart sans qu'il soit question de Gide. En outre, s'ils en parlent, c'est moins pour traiter des textes de l'écrivain que pour rappeler son rôle d'intellectuel engagé. En effet, à partir de 1932, alors que Herbart publie un premier article sur les prisonniers torturés en Indochine dans la revue *Monde*, fondée par le romancier communiste Henri Barbusse, et jusqu'en 1948, avec la parution de ses derniers éditoriaux dans *Combat*, la revue d'Albert Camus, Herbart écrit pour *prendre position*. Il fait paraître aussi deux essais politiques, *En URSS 1936* (1937) et *Le chancre du Niger* (1939) – ce dernier paraissant dans la collection « Les tracts de la NRF », dans laquelle Gide avait fait paraître son fameux

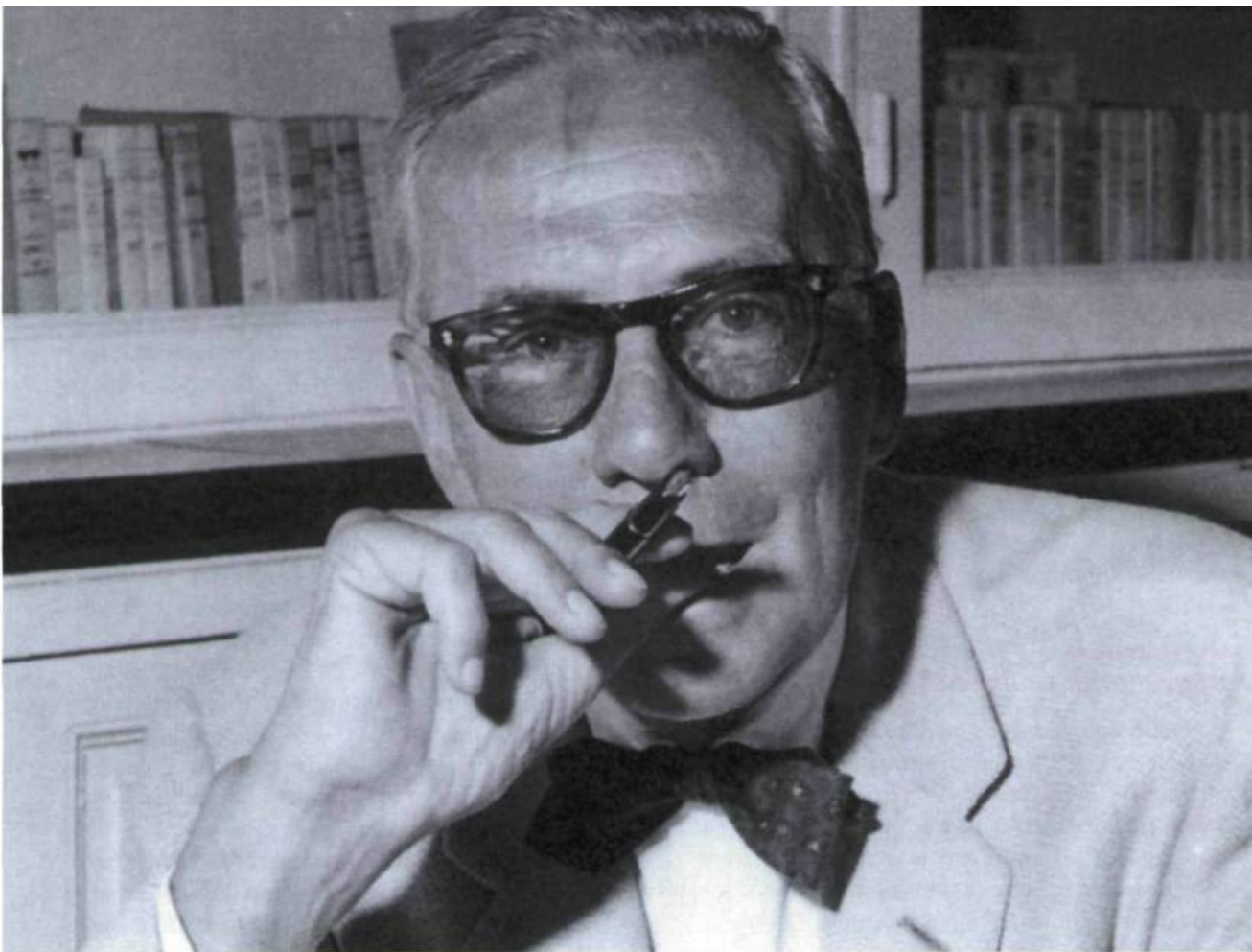
C'est à cet instant que je compris tout, que j'envisageai avec certitude ma situation. C'est alors que je pris une résolution définitive. Si je l'ai différée jusqu'à maintenant, si même je l'ai oubliée pendant plusieurs mois, il faut voir là une de ces étranges synopes de la raison pendant lesquelles on vit en marge de ses habitudes, de son tempérament. Ainsi tel grand artiste couche dans les bouges, s'enivre et ne songe pas à commencer l'œuvre qu'il porte en lui et qui forme la raison profonde de son existence. Mais un jour cette œuvre naît d'elle-même au moment qu'elle semblait oubliée, perdue depuis longtemps. De même je m'agitais, je souffrais sans motif et presque en dehors de ma volonté, de mes moyens. Je m'écartais mystérieusement de mon destin pour remplir quelque tâche incompréhensible et fermer le cercle de mes obligations terrestres avant d'avoir droit à la mort.

Le rôdeur, p. 26-27.

Retour d'URSS en 1936. Durant cette période, Herbart publie en outre le roman *Contre-ordre* (1935), qui raconte l'histoire de jeunes garçons qui, à la suite d'injustices dont ils sont victimes ou témoins, découvrent la vérité communiste. Enfin, une dernière raison qui peut en partie expliquer la quasi absence de Herbart dans l'histoire de la littérature réside dans sa pratique, à partir des années 1950-1960, d'une écriture mi-fictionnelle mi-autobiographique ; or, c'est bien connu, les historiens aiment les catégories nettes.

Une esthétique de la marge et du secret

Pierre Herbart aura été toute sa vie non seulement « dans l'ombre de », mais foncièrement un écrivain de la marge. Le mot est central et offre une porte d'entrée privilégiée pour aborder l'œuvre. Il est vrai que la marge se donne à voir d'abord dans la vie de Herbart, du moins le « roman familial » de Herbart la lui impose-t-elle. Outre qu'il est le bâtard d'un agent maritime d'origine étrangère qu'il ne connaîtra pas, Herbart « hérite » d'un père « légal » des plus



Pierre Herbart

singuliers : fils du président de la Chambre de commerce de Dunkerque, ce père légal renie sa classe sociale en choisissant volontairement de se faire clochard et d'errer sur les routes. Herbart raconte ces événements dans *Souvenirs imaginaires* (1968). Plus tard, jouant en quelque sorte le destin paternel, Herbart épouse Elisabeth Van Rysselberghe tandis qu'elle est enceinte de l'enfant – Catherine Gide – que Gide lui a fait... En outre, Herbart préfère les garçons.

On peut comprendre, dans ces conditions, comment la marge, ici familiale et amoureuse, a pu devenir un principe esthétique. Le premier livre de Pierre Herbart, *Le rôdeur*, est un roman fortement marqué par la marginalité, qu'il s'agisse de la description du milieu interlope que fréquente l'antihéros, Serge, de la solitude viscérale des personnages, de la personnalité trouble de Serge, qui est « travaillé » par des écarts qui le placent en marge de lui-même. « Il habite le corps d'un autre. Quand il ferme les yeux, il se voit un visage crispé, la poitrine marquée de cicatrices. » Ou encore, attablé dans un café, il se parle à voix basse. « Je ne veux rien voir. Ce n'est pas vrai. Je suis dans un train qui file à travers la campagne. Il y a une prairie où broute

un cheval. » La faiblesse de Serge, les personnages adolescents de *Contre-ordre* la renversent au profit d'une vérité qui les amène à expérimenter l'indignation des révoltés à l'égard de l'exploitation des grands patrons et qui les découvre à eux-mêmes. Quant aux adolescents d'*Alcyon*, ils choisissent d'habiter la vie sauvage d'une île où ne demeure plus que le gardien d'une prison pour enfants maintenant désaffectée.

Peut-être est-ce l'expression particulière de la marge qui explique par ailleurs ce que nous pourrions appeler « l'esthétique du secret » chez Pierre Herbart. La construction de ses textes repose presque systématiquement sur des « blancs » ou bien souligne des « secrets » que le lecteur ne saura élucider. Il y a donc non seulement de la marge, chez Herbart, mais une marge secrète. *Le rôdeur* est construit autour d'un manque. En effet, la première partie nous donne à lire le « Cahier de Serge » – qui se présente comme un récit fictif –, où Serge fait allusion à une « tâche » qu'il doit accomplir sans que le lecteur ne sache ce qu'elle est. Le début de *Souvenirs imaginaires* fait état d'un souvenir d'enfance que le narrateur lie à sa découverte d'Anatole France ; se répétant une phrase du grand écrivain,

Guillaume comprend qu'elle contient « un secret fort troublant dont dépendait, dont dépendait... ». Herbart n'achève pas la phrase, et jamais le lecteur – et sans doute jamais le héros lui-même – ne saura ce qui dépend du secret ni de quelle teneur exactement est ce secret. Pourtant, ce secret est essentiel, puisqu'il est à l'image de ces sortes de hasards qui « constituai[en]t la trame la plus solide de [l]a vie intérieure » de Guillaume, de la même façon que la tâche de Serge « forme la raison profonde de son existence ». Dans *L'âge d'or* (1953), évoquant l'image de trois garçons qu'il a aimés à des époques différentes et qui ont été arrêtés, Herbart écrit : « Il me semble que c'est la même image, le même garçon, que je touche à un secret, et que je vais comprendre... » Le destin des personnages de *Contre-ordre* semble aussi déterminé par un secret.

Un tournant : L'âge d'or et La ligne de force

La publication de *L'âge d'or* en 1953 et de *La ligne de force* en 1958 marque un tournant dans l'activité littéraire de Pierre Herbart, le premier parce qu'il rompt avec la pratique de l'écriture de fiction, le second parce qu'il explique la rupture avec le communisme. Dans les deux cas, mais pour des raisons différentes, ces textes sont absolument magnifiques et devraient suffire à assurer à l'auteur une place confortable dans les lettres françaises.

La ligne de force est un essai dans lequel Pierre Herbart revient sur certaines périodes de son engagement politique : d'abord le séjour qu'il a fait avec la journaliste Andrée Violis en Indochine en 1931 ; les séjours de Herbart en URSS à titre de directeur de la revue *Littérature internationale* à Moscou et avec André Gide en 1936 ; la guerre d'Espagne et la Résistance. Si l'ouvrage expose d'abord les conditions dans lesquelles Herbart, découvrant l'injustice et la

barbarie du colonialisme en Indochine, est devenu communiste, il raconte aussi comment le communisme lui inspire, lors de son séjour soviétique, de la méfiance ; confronté à la censure et à la dictature dans son travail à *Littérature internationale*, Herbart se fait très critique. Un an plus tard, en 1937, Herbart quittera le Parti. En bout de ligne, Herbart met en lumière dans cet ouvrage « la ligne d'échec des hommes de [s]on âge », ceux qui avaient eu espoir en l'aventure communiste ; en contrepartie, il met en avant une « ligne de force », qui est aussi une leçon et une morale : c'est l'amour, la littérature ou les moments de bonheur inattendu qui donnent un sens à la vie, tout cela « dont j'ai si souvent abandonné la poursuite, pour m'occuper de riens : la colonisation, le communisme, la guerre d'Espagne, la Résistance. Que sais-je ? » Le jugement, qui tombe « dans une époque encore bien stalinisée » mais qui témoigne d'une « lucidité de précurseur », comme le signale Marc Dambre¹, est aussi impitoyable... que ce livre est une lecture obligée d'un point de vue strictement littéraire ; chef-d'œuvre de style désinvolte, tant par la manière dont Herbart traite les événements que par le dynamisme inspiré de l'écriture, *La ligne de force* se lit comme un roman.

L'âge d'or est d'une autre mouture ; il inaugure les textes à valeur autobiographique. Pierre Herbart y confesse son amour des garçons. Les premières lignes, assurées et limpides, donnent le ton. « À seize ans, j'aimais les filles. Comme j'étais beau, elles me le rendaient bien. Cela dura jusqu'au jour où je m'aperçus que leur plaisir ne ressemblait pas au mien. » Herbart fait se succéder, dans ce livre de souvenirs, une suite de figures aimées, depuis celle d'Alain, la première et peut-être la plus aimée. Le dernier tiers de l'ouvrage évoque l'amitié de Herbart avec un adolescent corse, Mathieu, qui lui voue « une de ces passions que le cœur des enfants est si prompt à concevoir ». Leur relation apparaît trouble, faite de prudence et de respect, de

« Écrivains méconnus du XX^e siècle »

Julien Benda (1867-1956)

Par Patrick Guay

Julien Benda, qui a écrit une cinquantaine d'ouvrages, reste pour plusieurs l'auteur d'un seul titre. En effet, *La trahison des clercs* a tout éclipsé de l'œuvre de l'essayiste et du romancier, méconnu et pourtant excellent, et de l'autobiographe, dont la remarquable trilogie trace le parcours et la figure d'un écrivain de premier ordre.

À paraître dans le numéro 104 de *Nuit blanche*, en librairie le 13 octobre 2006.

beauté lumineuse et de la volonté de Herbart de ne pas blesser Mathieu, plus vulnérable parce que plus jeune (une dizaine d'années de moins), de départs et de retours émus de Herbart au village, jusqu'à ce que celui-ci se décide à y habiter. Mais Mathieu devait mourir à vingt ans d'un accident de motocyclette – un cadeau de Herbart pour l'anniversaire du jeune homme. Nous retrouvons ici l'espèce de fatalité morbide qui, déjà dans *Le rôdeur* – un roman pourtant –, caractérisait les rapports entre le narrateur et les autres. Au-delà de la mort des êtres aimés (Alain ou Mathieu) ou mal aimés (Ivan, Jojo ou Loulou dans *Le rôdeur*), le texte autobiographique et le roman s'opposent radicalement sur le plan de l'écriture : une exemplaire pureté du récit et une sensibilité émue et profondément lumineuse² dans *L'âge d'or*, une prose populiste et un pessimisme typique du « courant noir » de l'entre-deux-guerres dans *Le rôdeur*.

Les dernières années

Dans les dernières années, Pierre Herbart fait paraître trois livres : *La licorne* (1964), un roman bref, *Souvenirs imaginaires* (1968), qui reprend la veine autobiographique, et *Histoires confidentielles* (1970), un recueil de nouvelles écrites à divers moments de la vie de l'écrivain³. *Souvenirs imaginaires* tient une place à part par la densité de l'expérience racontée. Le titre est significatif de l'ambiguïté générique : ni tout à fait fiction, ni tout à fait autobiographie ; Herbart fait œuvre d'écrivain à part entière. Le titre est au fond à l'image de la figure du père, qui est au centre de l'ouvrage : père double, biologique et légal, celui-ci se subdivisant en père complice et père clochard, donc un père de l'imaginaire, qui pour jamais assure à l'enfant une entrée royale dans la marge et le secret.

La fin de la vie de Pierre Herbart ressemble à ses débuts : en marge. En 1974, Herbart est un « secret » tellement bien gardé qu'il meurt seul et pauvre, oublié de tous. Il y a déjà longtemps d'ailleurs qu'il est « déclassé », pour reprendre le mot sous lequel ont été édités récemment ses écrits journalistiques (*On demande des déclassés*, 2000) ; au moins depuis son petit essai *À la recherche d'André Gide* (1952), qui traçait un portrait absolument sans complaisance du maître (à partir de cette date, Herbart ne pouvait

Je sais bien que j'agis contre toutes les règles. Mes confrères, les intellectuels, s'ils vont en U.R.S.S., se précipitent sur le Dniéprostroï, assistent à une séance du Comité des Écrivains, banquettent avec les oudarniki de l'usine de roulement à bille (et avant toute chose, ils ont été se recueillir dans le mausolée de Lénine). Moi, je vois un garçon qui a fait tulipe, j'achète *Le Général Dourakine*, je bute sur le corps d'un homme ivre et je prends le train pour Destkoïé-Sélo. C'est dérisoire. Rien ne m'enlèvera de l'esprit que ma mode à moi est pourtant la meilleure

La ligne de force, p. 65-66.

plus compter sur le soutien des gidiens). Il faudra la persévérance de Jacques Brenner, auteur d'une *Histoire de la littérature française de 1940 à nos jours* (Fayard, 1978), et les rééditions des années 1980 pour qu'on se souvienne, bien que modestement, de Herbart. En 2001, la revue *Nord'*, dirigée par Paul Renard, indispensable défenseur des écrivains méconnus,

devait consacrer un dossier à Herbart⁴ ; le même Paul Renard a récemment organisé une journée d'études consacrée à Herbart à l'Université de Lille⁵. Enfin, la majorité des textes de Herbart sont offerts depuis 2000. C'est à lire. **NS**

1. Marc Dambre, « Pierre Herbart (1903-1974). D'une escorte l'autre », *La revue littéraire*, Textes réunis par Bernard Alluin et Bruno Curatolo, Le texte et l'édition, Dijon, 2000, p. 143.

2. C'est bien pourquoi Albert Camus y reconnaîtra un livre si proche de son œuvre. « Le climat de cette œuvre est d'ailleurs tragique. Mais ce tragique ne se sépare pas de la lumière ni de la joie. Le don de vie est merveilleux, la lumière est bonne, la seule tragédie est de la quitter et de devoir faire face à la nuit. » Ce texte est reproduit dans la réédition de *L'âge d'or* chez Le Promeneur (1998).

3. Les deux premières nouvelles, « Le bateau ivre » et « La bonne aventure », sont en réalité la reprise respectivement du prologue et de la première section du premier chapitre du roman *Contre-ordre*, paru 35 ans plus tôt.

4. « Pierre Herbart », *Nord'*, n° 37, juin 2001. On peut se procurer la revue auprès de Paul Renard (Société de Littérature du Nord, 73, rue Caumartin, 59 000, Lille, France). Sur Herbart, on lira aussi Philippe Berthier, *Pierre Herbart, Morale et style de la désinvolture*, Centre d'études gidiennes, 1998.

5. « Pierre Herbart. Romancier, autobiographe et journaliste », le 18 novembre 2005 à l'Université de Lille 3.

Ouvrages de Pierre Herbart :

Le rôdeur, Gallimard, 1931, « L'Imaginaire », Gallimard, 1984 ; *Contre-ordre*, Gallimard, 1935, Le Promeneur, 2000 ; *En URSS 1936*, Gallimard, 1937 ; *Le chancre du Niger*, Gallimard, 1939 ; *Alcyon*, Gallimard, 1945, « L'Imaginaire », Gallimard, 1980, Le Promeneur, 1999 ; *À la recherche d'André Gide*, Gallimard, 1952, Le Promeneur, 2000 ; *L'âge d'or*, Gallimard, 1953, Le Promeneur, 1998 ; *La ligne de force*, Gallimard, 1958, Folio, 1980 ; *La licorne*, Gallimard, 1964, Le Promeneur, 1998 ; *Souvenirs imaginaires*, Gallimard, 1968, Le Promeneur, 1998 ; *Histoires confidentielles*, Grasset, 1970, « Les Cahiers rouges », Grasset, 1999 ; *Inédits*, Le Tout sur le tout, 1986 ; *Le scénario d'Isabelle*, en collaboration avec André Gide, Archives André Gide, Lettres modernes, 1996 ; *Textes retrouvés*, Le Promeneur, 1999 ; *On demande des déclassés*, Le Promeneur, 2000.